

Cathedra

Contacts

patrickpoth02@gmail.com
www.facebook.com/Cathedra2015
www.bookelis.com

ISBN 979-10-227-1004-6
© Patrick Poth, 2015

Andrea Marchetti coupa son portable et laissa échapper un profond soupir de soulagement. Il se dirigea vers la fenêtre de son bureau et sourit. Il avait attendu cet appel toute la journée, ingurgitant une quantité déraisonnable de café et peinant à se concentrer sur ses tâches quotidiennes, maudissant le jour où il avait décidé de cesser de fumer.

Au fil de l'après-midi, alors que son anxiété atteignait un paroxysme, il s'était même accordé deux verres de la bouteille de whisky qu'il conservait derrière ses dossiers pour les grandes occasions. Et puis, alors qu'il s'était progressivement résigné à passer le week-end sans réponse, son directeur régional s'était enfin décidé à lui communiquer la décision prise par le conseil d'administration une heure plus tôt.

Contrairement à ce que laissaient entendre les bruits de couloirs circulant dans l'agence depuis la veille, il avait finalement obtenu la promotion derrière laquelle il courait depuis près de deux ans.

Peinant encore à réaliser ce que son supérieur venait de lui annoncer, il composa machinalement le numéro de son épouse. Une voix anxieuse répondit avant même la deuxième sonnerie.

- Alors ? Tu as enfin des nouvelles ?

Pensant que la réponse serait plus rapide, la jeune femme

avait appelé à trois reprises en début d'après-midi, puis avait fini par renoncer afin de pas le stresser davantage.

- C'est fait, annonça fièrement Andrea. Je viens d'avoir Giuseppe Brivio en ligne. Il m'a même félicité. Tu te rends compte ? Depuis dix ans que je travaille ici, je crois que c'est la première fois qu'il me dit un truc positif.

L'émotion perçait dans la voix du jeune homme. A trente-six ans, il allait accéder au poste de sous-directeur d'une des principales implantations florentines de la Banque de Toscane, et se verrait notamment confier la gestion de patrimoine de plusieurs grandes familles de la région, ce qui allait lui permettre d'étoffer son carnet d'adresses.

Dans l'immédiat, la bonne nouvelle était surtout que l'augmentation assez conséquente de salaire qui accompagnait le poste allait lui permettre de supporter le financement de sa nouvelle voiture, qu'il avait peut-être commandée un peu prématurément.

- Tu es toujours là ?

- Oui, Sylvia, souffla-t-il. Excuse-moi. Je... je ne réalise pas encore...

- Il te faudra un peu de temps... Et à moi aussi, je pense. Tu auras droit à quelques jours de vacances ?

- Une semaine, pas un jour de plus. Je commence le 1er octobre.

- C'est mieux que rien... Que dirais-tu de Barcelone ? Je l'ai bien mérité...

Rien n'était plus vrai. Au fil des années, son épouse avait été son plus précieux soutien, à travers les hauts et les bas d'un début de carrière délicat pour un homme issu d'une famille modeste, ne disposant d'aucun appui politique. La Catalogne ne l'inspirait guère, mais soit... La jeune femme l'avait en effet largement méritée.

- Ok, sourit Andrea. Mais seulement si tu trouves un moyen d'avoir des places pour aller au Barça...

- Marché conclu, trancha Sylvia. Je m'en occupe. Tu vas tout de même au tennis avant de rentrer ?

- Plus que jamais... Cette journée m'a bouffé six mois de ma vie. J'ai besoin de me défouler. Et puis, je l'ai promis à Pietro. Il a aussi vécu quelques semaines difficiles. Je serai là vers 19 heures 30.

- Ne tarde pas trop... Il y aura une petite surprise.

- Promis... On se voit tout à l'heure...

- Je suis fière de toi, souffla-t-elle avant de couper la communication.

Andrea demeura un moment figé au milieu de la pièce, fatigué par les émotions de la journée. Trois étages plus bas, les habituelles hordes de touristes prenaient d'assaut un Ponte Vecchio écrasé de chaleur. L'été toscan céderait bientôt la place

à un automne habituellement pluvieux, mais il ne montrait encore aucun signe d'essoufflement. Depuis une semaine, on n'avait plus vu un nuage dans le ciel florentin et les températures atteignaient allègrement les vingt-cinq degrés à l'ombre.

L'édifice du XIV^e siècle avait toujours inspiré des sentiments contradictoires au jeune homme. Magnifique vu de loin, avec ses échoppes dont les reflets dansaient dans les eaux sombres de l'Arno, le vieux pont perdait tout son charme dès que l'on s'en approchait. Les bijouteries, qui avaient remplacé les boucheries et les tanneries depuis quatre siècles, semblaient attirer toujours davantage de touristes.

Le jeune banquier n'avait rien de particulier contre les visiteurs étrangers, qui jouaient un rôle non négligeable dans l'économie de la capitale toscane, mais il ne pouvait s'empêcher de penser que beaucoup n'éprouvaient que peu d'intérêt pour le prestigieux passé de la cité. Combien de ces ados biberonnés à la télé-réalité, qui levaient à peine les yeux de leur smartphone, avaient jamais entendu parler du corridor de Vasari, par exemple ? Ou pensaient que Medici était le nom d'un joueur de la Fiorentina ? Et combien de ces japonais, menés en vitesse aux quatre coins de l'Europe, retiendraient davantage de leur passage que le Duomo et ce fichu pont ?

Quand il était arrivé à l'agence, trois ans auparavant, Andrea s'était émerveillé de la vue sur le vénérable édifice, qu'il était venu admirer, des années auparavant, avec ses parents. Désormais, il ne pouvait tout simplement plus le voir en peinture. Le pire moment de sa journée était inévitablement celui où il devait franchir le pont, pour rejoindre le garage où

était stationné son véhicule. Les lieux étaient encore calmes lorsqu'il arrivait à son travail le matin mais, à sa sortie, il devait souvent jouer des coudes pour se frayer un chemin. Il sentait venir le moment où il finirait par écraser son poing sur la figure d'un gros allemand en sandales et chaussettes blanches.

Mais ce jour n'était pas arrivé. En ce vendredi après-midi, son humeur était désormais aussi radieuse que la météo. Il détacha son regard du pont, enfila son veston, coupa son ordinateur et quitta les lieux, saluant au passage quelques-uns de ses collaborateurs.

Comme toujours, il eut l'impression d'entrer dans un four à pizza quand il franchit la porte de l'agence. Il avait beau être né dans la région, il n'avait jamais apprécié les grandes chaleurs de l'été. Et cette fichue climatisation, toujours réglée à 22° dans l'ensemble des bureaux de la banque, lui causait toujours un choc quand il finissait par se retrouver à l'extérieur.

Il ôta son veston et dénoua sa cravate, avant de se résigner à affronter la foule, à commencer par un groupe de japonais agglutinés autour d'une frêle jeune femme qui agitait un parapluie d'un rouge criard pour attirer l'attention de son troupeau.

Finalement, Andrea franchit l'obstacle sans être bousculé une seule fois, signe que ce vendredi devait décidément être un jour de chance. Il bifurqua à gauche et ne mit que quelques minutes à atteindre le garage, gratifia le voiturier d'un généreux pourboire et se lança dans la circulation florentine, relativement calme dans le quartier depuis que l'accès au centre-ville avait été limité aux résidents et aux personnes qui y travaillaient.

Il ne mit qu'une dizaine de minutes pour rejoindre la Fi-Pi-Li, voie rapide reliant la capitale toscane à Pise et Livourne, puis à peine plus d'un quart d'heure pour arriver à Empoli. La petite cité n'avait certes pas le charme de sa grande voisine, mais elle affichait des loyers sensiblement plus abordables pour un jeune couple et avait le mérite de se trouver à courte distance de son lieu de travail. Au début, il avait bien essayé de faire le trajet en train, mais le quart d'heure de marche séparant la gare de la banque avait eu raison de sa bonne volonté dès le premier automne pluvieux.

Il laissa Empoli derrière lui et arriva à destination après une dizaine de minutes. L'allée d'accès de son club de tennis, bordée de cyprès, était à elle seule une invitation à la détente. Le chemin caillouteux serpentait ensuite pendant plusieurs dizaines de mètres entre les oliviers avant de parvenir enfin au parking.

Andrea adorait le lieu pour sa quiétude, loin de l'agitation parfois frénétique de Florence, mais aussi parce que se retrouver ici signifiait que la semaine de travail était enfin terminée et que deux jours de repos bien mérités l'attendaient ensuite.

Pourtant, depuis une dizaine de minutes, le jeune homme ne se sentait pas bien. Une vague sensation de nausée s'était d'abord manifestée, alors qu'il roulait encore sur la voie rapide, puis s'était progressivement accentuée, au point qu'il fut soulagé d'être enfin parvenu à destination.

Un homme d'une quarantaine d'années, à la chevelure grisonnante sortit d'une vieille BMW rouge et vint à sa

rencontre, un large sourire peint sur le visage.

- Toutes mes félicitations ! claironna Pietro. J'ai reçu ton sms. J'étais sûr que le vieux sénile qui te dirige finirait par reconnaître tes mérites !

- Pas certain qu'il y soit pour quelque chose, répondit Andrea en sortant de sa voiture. Je crois que c'est plutôt le conseil d'administration qui l'a mis devant le fait accompli.

- Bah... On s'en fiche, sourit son ami. Ce qui compte, c'est que tu aies enfin reçu cette promotion.

Soudain freiné dans son enthousiasme, l'homme hésita un instant et considéra le nouvel arrivant d'un air perplexe.

- Mais... Tu n'as pas l'air très heureux, en fait. Et ce teint... Tu es blanc comme un linge. Tu as trop fêté la nouvelle ?

- Non... Même pas. J'ai... j'ai bu deux whiskies tout à l'heure, mais...

Andrea eut soudain l'impression que le monde entier se mettait brutalement à tourner autour de lui. Il saisit son ami par la manche et s'agrippa à lui de toutes ses forces pour ne pas tomber.

- Eh bien... Ils devaient être bien tassés, ironisa son camarade. Ca va aller ?

- Oui... Je crois. J'ai eu un gros vertige, mais ça semble se calmer un peu. Aide-moi à m'asseoir là-bas.

Andrea avait désigné la terrasse du club, où beaucoup de tables étaient occupées en cette fin d'après-midi, surtout celles orientées vers les courts.

- Au calme... murmura-t-il.

Pietro hocha la tête et aida son ami à franchir péniblement la vingtaine de mètres qui séparaient leurs voitures de la table la plus proche.

- Voilà... Assieds-toi. Ca va ? Tu veux que j'appelle un médecin ?

- Je... je ne sais pas, balbutia le jeune banquier, qui éprouvait visiblement des difficultés à retrouver son souffle. C'est bizarre... Je me sentais très bien, il y a à peine une demi-heure. Et puis... j'ai... j'ai eu quelques nausées, sur la route, mais rien de dramatique. Là, j'ai un mal de crâne pas possible... Et ce vertige... Bon sang, j'ai bien cru que je ne parviendrais jamais à marcher jusqu'ici.

- Tu n'y serais sans doute pas arrivé seul, rétorqua son ami. Je t'ai quasiment porté. Tu es certain que tu n'as rien pris ?

Sous des dehors discrets, Pietro était un fêtard invétéré, qui consommait ses deux ou trois joints quotidiens et ne crachait pas sur des produits plus costauds de temps à autre. Il savait que son camarade n'avait jamais touché à un gramme d'herbe de sa vie, ni même fumé une cigarette, mais le stress des deniers jours pouvait l'avoir poussé à déroger à ses habitudes.

- Jamais... bredouilla Andrea, visiblement vexé. Tu me connais,

nom d'un chien ! Va plutôt me chercher un Coca, s'il te plaît.

- Ok, ok ! Ne te fâche pas. J'y vais tout de suite.

Pietro n'eut pas le temps de ramener la boisson. Alors qu'il arrivait au comptoir, des cris en provenance de la terrasse attirèrent son attention. Inquiet, il se précipita à l'extérieur et comprit immédiatement, en voyant l'attroupement autour de leur table, qu'il s'était passé quelque chose.

II

Postée à la fenêtre de son immense bureau, Elizabeth Steiger avala une gorgée de café brûlant et laissa un moment errer son regard sur les tours de la Défense, que l'immeuble du groupe Magellan dominait de toute sa taille. Du haut de ses 320 mètres, volontairement fixés par l'architecte afin de ne pas surpasser la Tour Eiffel, le bâtiment et sa tour jumelle constituaient depuis leur inauguration, deux ans auparavant, un symbole du renouveau économique du quartier.

A ses pieds, la Seine ne paraissait pas plus grande qu'un ruisseau et les voitures, immobilisées dans les bouchons permanents des environs, donnaient l'impression de n'être que des jouets. Les piétons, peu nombreux en ce vendredi après-midi pluvieux, n'étaient identifiables que grâce aux points colorés que constituaient leurs parapluies. Quant à la Grande Arche, située sur la droite, au-delà de l'esplanade, elle n'atteignait qu'un petit tiers de la hauteur du bâtiment et ressemblait à une brique Lego, oubliée là par un géant de passage.

A l'approche de la cinquantaine, la présidente du directoire du groupe avait tout pour être heureuse, à l'exception d'une vie privée chaotique. Mais sa réussite professionnelle avait largement dépassé ses rêves les plus optimistes. Ce bureau, qui occupait tout un angle du quatre-vingt-cinquième et dernier étage de l'immeuble en était le symbole éclatant. Epaisse moquette, boiserie précieuses et mobilier conçu par un